

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 47

Artikel: L'opinion du père Pittoud
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS POUR 1913

Tout nouvel abonné, pour **six mois**
ou l'année, dès le 1^{er} janvier 1913,
recevra **gratuitement** :

le **Conteur Vaudois** jusqu'à fin 1912,

un volume des **Causeries du Conteur Vaudois**
(choix de morceaux français et patois,
avec illustrations).

Sommaire du N° du 23 novembre 1912 : Les
distractions du chalet (2^{me} art. S. G.) (A
suivre). — Atchoum ! (bout.). — Aux impatientes. —
L'opinion du père Pittoud. — Tout simple (bout.). —
Le trait voyers. — Le songe de Riri (bout.). Noms de
famille 2^{me} art. (fin). — Une chanson qui sent le
vieux. — Charité (boutade).

LES DISTRACTIONS DU CHALET

II

LA MORAINE.

MAI, le mois des fleurs, était revenu à la
montagne. A la neige avaient succédé
l'herbe fine et odorante, et les gentianes
bleues. On avait de nouveau bouclé les sonnaill-
les pour la montée. Entre temps, Jacob X et
toute la famille de son beau-père avaient émi-
gré pour les Etats-Unis d'Amérique. J'ai su de-
puis qu'ils s'étaient fixés dans l'Ohio, où Jacob
est décédé, laissant à sa famille un avoir de
200,000 francs ! Comme quoi la croyance aux
esprits n'empêche pas de faire fortune ; ce qui
se voit, au reste, même chez nous, et de nos
jours.

La Moraine et ses camarades faisaient de nou-
veau, matin et soir, rentrer les vaches au cha-
let. Le matin, dès quatre heures, et le soir, dès
trois heures, on entendait dans l'écurie le mur-
mure du lait jaillissant en écume du pis des
bonnes bêtes dans les seillons des trayeurs. Le
câla des armaillis appelait le bovaïron, qui
s'empressait d'accourir avec sa mitre pour cou-
ler le lait dans la chaudière, au travers d'un tor-
chon de jeunes rameaux de sapin, qui le débar-
rassaient des quelques impuretés provenant du
trayage. Les garçons et le patron accompa-
gnaient leur travail des chansons et refrains de
leur répertoire, ou du « la-hou-hé ! » des armail-
lis venus des Alpes bernoises. Oh ! le joli temps !
temps joyeux du fruitier, égayé par tous ces
chants, ces bruits intimes, ces tintements des
sonnettes des vaches qui ruminent en paix...

Dèzo on tsàno,
Yò vo z'ario
Dèzo on trimblio,
Yò ye trintsò!
Liòba, liòba, por arià !

Ah ! que ce refrain rend bien l'intimité, la
poésie du chalet ! Et, le soir venu, les contes et
les malices de recommencer de plus belle. Ja-

cob X l'avait prévu, un soir, la Moraine nous
communiqua une observation qu'il avait faite la
nuit précédente. S'étant éveillé vers minuit, il
avait distinctement entendu gratter dans le voi-
sinage de la chambre où nous dormions, mon
père et moi. « C'étaient des rats, probablement, »
remarqua mon père, et l'affaire en resta là.
Mais le lendemain soir, je vis mon père occupé
à une singulière besogne. Il attirait à sa portée,
près du lit où nous couchions, deux bouts de
grosse ficelle, qui sortaient de la paroi par un
trou et où il nouait à chacun un petit morceau
de bois. Puis les ficelles jouant alternativement,
on entendait de l'autre côté, tantôt quelques
coups frappés contre la paroi, tantôt une des
clochettes, pendues dans l'écurie, tinter autant
de fois que la ficelle était tirée. Après qu'il m'eut
recommandé de ne rien dire à personne, nous
allâmes manger, avec notre personnel, notre
laitage du soir, et nous passâmes notre veillée
ordinaire auprès du feu, en attendant l'heure
du repos. La nuit était belle ; les vaches, que
nous avions mises à l'écurie pendant une bonne
partie de la journée, pour les préserver des pi-
qûres des taons, s'en donnaient à cœur-joie de
brouter. On entendait les sonnaillies de tous
côtés. A la fin, tout se tut, tout dormait.

Tout dormait ? Mon père était près de moi,
dans son lit, mais il ne fermait pas les yeux. A
un moment donné, il se mit à tirer une des fi-
celles, puis l'autre, et continua ainsi pendant
quelques minutes ; puis tout rentra dans le
calme le plus complet. Ce manège m'avait ré-
veillé, et comme j'en désirais une explication,
mon père me dit que la Moraine s'étant moqué
de Jacob X, lorsqu'il contait ses histoires de re-
venants, quoi qu'ayant l'air d'y croire lui-même,
puisque les grattages des rats ne le laissaient
pas indifférent, il voulait voir jusqu'où allait sa
croyance à l'esprit des morts, qui n'en peuvent
plus avoir, puisqu'ils sont morts. Il lui 'dirait
que le grand Samuel était capable de revenir de
temps en temps, mais que nous n'y faisons pas
attention. En me recommandant encore de ten-
nir ma langue au chaud et de dormir tranquil-
lement, il s'endormit pour tout de bon, comme
moi, au reste. Mais, je dois dire que ce petit en-
seignement n'a pas été donné en pure perte. Je
l'ai gardé comme mon catéchisme d'Osterwald.

Le lendemain, la Moraine demanda si nous
avions entendu cette clochette à l'écurie, sans
vaches, et ces coups frappés à la paroi. « Oui,
répondit mon père, on dit que le Grand revient
quelquefois. Sûrement, c'est parce que son der-
nier mot, avant de mourir, a été : « Le diable
m'emporte, c'est tout », mais il n'y faut pas faire
attention ; cela se passera ; on l'entend déjà
moins souvent que précédemment. N'aie pas
peur ; il ne te fera pas de mal. »

Le pauvre garçon, à demi rassuré, se conten-
tait de dire, lorsque mon père avait pu remet-
tre une ou l'autre de ses ficelles sans être re-
marqué : « Ce grand diable est toujours venu
nous visiter cette nuit. Mais, c'est singulier, je
n'y avais pas pris garde l'été passé ! » Quant à
ses camarades, ils riaient sous cape, sachant

bien que le revenant n'était pas bien loin. L'au-
tomne revint, mais la Moraine ne se réengagea
pas pour l'été suivant. Ne voulait-il pas habiter
un chalet hanté par un revenant, ou avait-il quel-
que soupçon de la vérité ? Je ne l'ai jamais su.

(La fin au prochain numéro). S. G.

ATCHOUM !

C'ÉTAIT l'été dernier. M.*** avait, l'après-
midi, reçu la visite de deux vieux amis
qu'il n'avait revus depuis plus de quinze
ans et avec qui il soupâ au restaurant, en dégus-
tant moult bouteilles.

Minuit sonné, il regagne un peu péniblement
sa villa. Le chemin lui paraît avoir plus d'or-
nières que de coutume.

Arrivé à la grille, il constate qu'aucune lu-
mière ne brille aux fenêtres de son logis. Tout
le monde est couché, se dit-il, faisons douce-
ment.

Il monte le perron, le redescend, le remonte,
ouvre la porte du vestibule, la referme, la rou-
vre, redescend encore le perron et se croit dans
sa chambre.

En réalité, il est sur sa pelouse ; il prend
l'herbe douce pour son couvre-pied et, pressé
par le sommeil, s'affalant tout d'une pièce sur
ce qu'il croit être son lit, il s'étend sous un arbre
et s'endort pesamment.

La fraîcheur du matin le réveille dans un
éternuement sonore : « Atch... Atchoum ! »

Il entr'ouvre péniblement un œil et voit con-
fusément sa femme, que le bruit a fait accourir
à la fenêtre.

« Atch... Atchoum ! Atch... Atchoum ! »

« Célestine, fait-il, mal réveillé, Célestine,
ferme donc la fenêtre. Ne vois-tu pas que je
m'enrhume ! »

Aux impatientes.

Eh ! que sert de courir dans la marche sans terme ?
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la

[ferme,
La mort nous trouve tous et toujours en chemin !
Le paresseux s'assied, l'impatient devance ;
Le sage, sur la route où le siècle s'avance,
Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance
Au pas réglé du genre humain.

LAMARTINE.

(Recueils poétiques, « Utopie ».)

L'OPINION DU PÈRE PITTOUD

DANS son bureau, un journaliste est en con-
versation avec un monsieur qui lui ap-
porte un communiqué concernant une
conférence qu'il va faire.

— Monsieur, dit ce dernier en remettant aussi
au journaliste deux billets d'entrée, puis-je es-
pérer que vous ou quelqu'un de la rédaction de
votre journal me fera l'honneur d'assister à ma
séance ? J'ose dire que, jusqu'ici, dans toutes
les villes où j'eus occasion de traiter le sujet que
je vais avoir le plaisir d'exposer au public si
cultivé, si aimable de votre ville, le succès le
plus grand...

On frappe à la porte.

— Entrez ! fait le journaliste.

La porte s'ouvre sans bruit et, dans l'entre-bâillement, apparaît un visage candide, tout effaré d'apercevoir une personne autre que celle qu'il s'attendait à trouver toute seule.

— Ah ! c'est vous, père Pittoud ? entrez seulement.

— ...Mais... je vois que mossieu n'est pas seul... Je vous demande bien excuse... Je... je reviendrai un autre moment.

— Mais non, mais non, entrez donc, vous dis-je, je suis à vous à l'instant.

Puis, le journaliste se tournant vers son premier visiteur :

— Eh bien, monsieur, c'est entendu, nous allons insérer votre communiqué et nous enverrons quelqu'un à votre conférence, pour le compte-rendu.

— Monsieur le rédacteur, je vous suis très reconnaissant. Comme je vous le disais tout à l'heure, le succès le plus grand... le plus...

— Je n'en doute pas, et c'est avec plaisir que nous nous en ferons l'écho.

Echange de deux ou trois courbettes, puis le monsieur à la conférence s'en va, laissant après lui comme un parfum de pavot à l'eau su-crée.

Alors, le journaliste, en retournant à sa table de travail :

— Eh bien, père Pittoud, qu'est-ce qui vous amène ?

— Je venais apporter à mossieu les souliers qu'il m'a commandés.

— Ah ! bon, bon. Voyons donc... Très bien !... Espérons qu'ils ne seront ni trop petits ni trop gros.

— Oh ! pour ça, je ne crains pas, car j'ai bien suivi les mesures.

— Je vous dois ?

— Oh ! y n'y a rien qui brûle... c'est... comme toujours... vingt-deux francs.

— Mais, je ne marchande pas... Je passerai demain chez vous pour m'acquitter. Alors, les affaires, ça marche-t-il ?

— Oh ! ben voilà... voilà... pas tant fort. Y a trop de concurrence. Les grands magasins nous tuent à petit feu.

— Il est certain que la partie est inégale. Mais, dites-moi, père Pittoud, faites-vous un peu de réclame ?

— Oh ! mossieu, un peu, très peu. Ça coûte, les annonces. Et puis, un petit avis, de temps en temps, dans les journaux, c'est perdu dans la masse. Nous autres, commerçants et fabricants, on n'est pas comme ce mossieu qui vient de sortir : on n'a pas des communiqués et des comptes-rendus à l'œil.

Le journaliste, souriant :

— Mais, mon brave ami, seriez-vous jaloux ? Ce n'est pas la même chose. Ce monsieur est un conférencier...

— Oh ! je l'ai vu, allez ! Eh bien, quoi, c'est un mossieu qui gagne sa vie en vendant des belles paroles, comme moi en vendant des souliers. Seulement, voilà, à lui les journaux font des faveurs.

— Vous ne voulez pourtant pas comparer votre métier, tout honorable qu'il soit, à la profession de ce monsieur ?

— Eh ! pourquoi pas ? Ces conférenciers, ces musiciens qui donnent des concerts, ces peintres qui font des expositions de leurs œuvres, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, ce sont des gens qui gagnent leur vie, tout bonnement, comme vous, comme moi. Et puis que le monde pourrait mieux s'en passer que de boulangers, de bouchers, de tailleurs, de cordonniers, d'épiciers, etcetra, etcetra. On ne sait pas pourquoi on leur fait tant de faveurs. Est-ce juste ?

Il n'y en a pardine plus que pour eux dans les journaux. Et croyez-vous que ce soit si intéres-

sant que ça, tous ces communiqués, comme vous dites, et tous ces comptes rendus. Pour moi, au respect que je vous dois, je vous avoue que je ne lis pas tout cela. Et y a beaucoup de lecteurs qui sont du même avis et qui ne sont pas du tout contents de voir si tant de place prise pour ça dans les journaux. Quand on veut entendre une conférence, un concert, ou voir une exposition, eh bien quoi, on y va, le bon sens. Les annonces ne sont-elles pas faites pour nous en informer, comme des liquidations, des ventes juridiques, des occasions, des morts, etc. Que diriez-vous, mossieu, si chaque fois qu'on fait insérer une annonce dans vos journaux on venait vous demander des articles sur la bien-facture et l'excellence de nos produits ? Et pourtant, je suis sûr que ce serait aussi intéressant pour le public d'être renseigné sur la valeur des produits indispensables à la vie, que sur toutes ces conférences, ces concerts, etc., qui encom-brent de plus en plus les journaux.

— Oh ! la, la ! père Pittoud, vous avez déclanché le gros rouleau, aujourd'hui.

— Eh ! Mossieu le rédacteur, je vous en prie, faites excuse ; je vous prends là votre temps... Enfin, que voulez-vous, je vous ai dit ce que je pense. Y a pas d'offense, après tout.

Tout simple ! — La municipalité d'une commune de la montagne est en séance. On discute le budget. Au chapitre des dépenses figure un crédit pour réfection de routes communales. Il s'agit de fixer le chiffre de ce crédit.

— Pour moi, dit un municipal, j'estime que ça va faire une bien grosse dépense.

— Oué !... oué !... y me semble aussi.

— Mais, messieurs, observe le syndic, y va bien sans dire qu'on ne ferait pas toute cette réfection d'une fois.

— Ah ! à la bonne heure, s'écrièrent en chœur tous les municipaux.

— Alors, comment fera-t-on ? Par lesquelles commencera-t-on, pour ne pas faire des jaloux ?

— Eh bien, c'est tout simple. L'année prochaine on réparera les routes qui montent ; et puis, l'année suivante, celles qui descendent, pardi !

Les œuvres d'Urbain Olivier. — L'an dernier, la *Maison Bridel et Cie*, à Lausanne, a lancé une édition populaire illustrée de *La Fille du forestier*, nouvelle d'Urbain Olivier. L'idée était très heureuse et reçut d'emblée l'accueil qu'elle méritait.

Justement encouragés dans cet essai, les éditeurs lancent aujourd'hui, sous la même forme, une autre nouvelle d'entre les plus intéressantes de l'écrivain vaudois, *L'Ouvrier*.

Un nouveau succès confirmera certainement ce nouvel essai et décidera MM. Bridel et Cie à donner suite à leur projet de réédition des œuvres les plus populaires et les plus goûtées d'Urbain Olivier, dont la plupart sont aujourd'hui épuisées.

Cette édition sortant des presses des *Imprimeries Réunies*, à Lausanne, ne laisse rien à désirer au point de vue typographique et son prix est vraiment à portée de tous : Fr. 1.

LÈ TRAI VOYER

Lo Fresottet à Tinbon étai pionnier su la granta tserràre. Du lo grand matin ao bogne né, pè lo dzoran, pè lo dzalin, pè lo sèlào que vo bourlève lè pelion, hardi ! mon Fresottet étai vè lè terrau d'ài tsemin, sa roulière traissa, sè duve mandze de tsemise recouche et son tsapi de fleutre avau lè duve z'orolhie. Adan racliève, crin ! crin ! sein botsi que po allè medzi et pu sè reposà on bocon la vèprà.

Se lo Fresottet lài ruppève tant à cliia tserràre, l'è que l'atteindai lo voyer ; on voyer que ne cognessai pas oncora, por cein que l'étai on novè et que l'avai ètà nommà rein de teimps devant. Faillai dan bin teni sè z'orolhie, po

quand vindrai et pu lài fère boune asseimblant ! Crè nom !

Justameint, clii dzo, lo voyer étai montà su son petit tser à banc et s'étai de : « Mè faut allà vère cein que lè que clii Fresottet, que l'è pionnier. » Et l'avai modà.

N'avai pas fè onna ceintanna de pas que tràve dou commi-voyageu que cougnessai et que lài diant :

— Eh ! voyer, iò allà-vo ?

— Vè vère on certain Fresottet, que l'è pionnier pè lè damon. Mâ, devant, mè faut passà à la tiura de Boufrà que l'a faliu tsandzi lè tirole. L'ein è bin po duve z'hàorette.

Noùtrè dou commi-voyageu partant dan lè premi, quand tot d'on coup, ie vint onn' idée à ion :

— Dî-vai, que fà dinse, no faut allà vè clii Fresottet, et pu on lài derai qu'on è lo voyer.

— Bin se te vao, so repond l'autro, mâ po mî djuvi la farça, no faut lài allà l'on aprî l'autro, po vère la mena que va fère.

Lè dou bon-fonds s'arreindzant dan et onna demi-hàora aprî, lo premi arrevève vè Fresottet.

— L'è vo, Fresottet, que lài dit. Cein va bin l'affère ? Su lo voyer, lo novi.

Vo pouàide peinsà se Fresottet fasai l'honnito. Ie l'avai trè son tsapi et tegnai sa pièce devant li quemet on fusi.

Lo farceu fà ètat de vouaite la tserràre et pu ie fà dinse :

— Vo faut pas racliève d'ài dou côté ; faut racliève rein que de la part de dràite, vè clii terrau. L'autro côté, lài faut laissi crète on bocon l'herba po preindre la puffa quand fà de l'ouvra. A revère, et accutà cein que vo dio.

Là avai pas on quart d'hàora que l'étai via que l'autro, lo second, l'arreve.

— Ie su lo voyer, que fà.

Lo pourro Fresottet savai pas que sè peinsà. Ein avai-te dou ora. L'ovressai lo mor quemet se voliaive agaffà on quartèron de truffe.

— Lo voyer ! que desai. Mâ l'autro m'a de que l'étai li, lo voyer.

— Quin l'autro ?

— On outro que vint de parti, pi ora.

— L'è on farceu. Vo faut racliève la tserràre rein que de la part de gautse. L'autro côté lài faut laissi crète on bocon l'herba po que lè s'oulon sè fassant pas traou mau ein tseseint. A revère, et pu l'è tot.

Mon Fresottet lài revegnai pas. Lo premi s'ètai fotu de li, l'è su. Mâ foudrai pas que l'ausse lou bouneheu de repassà pèce, gâ !

N'étai pas oncora bin remet, quand vaitcé lo veretabliio voyer que l'arreve avoué son petit tser.

— E-te vo que vo z'ài à nom Fresottet ? que lài dit.

— Oï.

— Ie su lo voyer.

— Lo voyer ! que fà Fresottet, ein vegneint asse rodzo de colère qu'onna crète de dzenelhie. Ah ! vo z'ite assebin on voyer ! lo troisième ! eh bin ! dépatsi-vo de fotre lo camp d'iquie, à bin... crè nom de crè nom... vo foto onn' èclliè-tàie que lè z'orolhie vant vo senailli, po vo z'apprendre à vo fotre de mè.

Lo voyer cor adi.

MARC A LOUIS.

Le songe de Riri. — A quoi songes-tu, mon chéri ? demande à Riri sa maman.

— Je songe... je songe, répond l'enfant avec douceur, que je voudrais être un ange.

— Ah bah !

— Oui, un ange, avec des ailes dans le dos, et puis monter haut, haut, avec quelqu'un qui j'emmenerais dans les nuages ; avec ma tante.

— Ça, c'est gentil. Et puis, une fois là-haut, que ferais-tu ?

— Et puis je la laisserais tomber...